

Imperturbablement... Au sujet d'une nouvelle génération intellectuelle

André Thibault

Numéro 204, septembre–octobre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18411ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thibault, A. (2005). Imperturbablement... Au sujet d'une nouvelle génération intellectuelle. *Spirale*, (204), 4–5.

IMPERTURBABLEMENT... AU SUJET D'UNE NOUVELLE GÉNÉRATION INTELLECTUELLE

JE SORTAIS d'une pleine semaine à l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS) quand il m'a été proposé de collaborer à *Spirale*. Ma ferme résolution de faire de cette semaine de congrès une expérience de tourisme intellectuel n'obéissant qu'aux envies spontanées et au hasard des circonstances m'avait amené le plus souvent à écouter avec intérêt des doctorants et post-doc de diverses branches des sciences humaines, puis à me retrouver avec eux durant deux longs soupers, captivé par des conversations de groupes dont je rehaussais tragiquement la moyenne d'âge.

J'en suis resté épaté, assez pour avoir le besoin impérieux de le dire, non sans un zeste infinitésimal de provocation, lors d'un colloque avec des collègues plus âgés sur le thème du Transfert de connaissances en sciences sociales et humaines. Je n'étais pas proprement surpris, étant donné plusieurs contacts individuels préalables : des étudiants au doctorat de sciences humaines appliquées de l'Université de Montréal pour qui j'ai coanimé deux séminaires de doctorat, les collaborateurs récents de la revue *Possibles*, quelques rencontres au sein de mouvements sociaux, une jeune correspondante-confidente (et amie bien sûr). Mais là où je croyais voir des traits individuels se dégager d'une sous-culture générationnelle, du moins dans cette tranche de population.

Déconcertante, cette sous-culture. M'obligeant à faire le ménage de certains de mes paradigmes — lesquels, comme chacun sait, comptent parmi les tissus les plus immunorésistants de notre anatomie mentale. Le trait qui me frappe le plus : un certain stoïcisme serein, du moins en ce qui touche les attitudes perceptibles. Je ne sais pas qui, le premier, a sorti des trucs sur « le pessimisme de l'intelligence » couplé à « l'optimisme de la volonté » ; à force de gratter, on va peut-être encore une fois remonter à Héraclite, qui aurait pu le dire de toute façon. Mais chez ces jeunes-là, cette exigeante synthèse semble naturelle. Évidemment, le premier terrain où étonne leur presque trop grande maturité est celui de l'emploi. Bardés

d'un C.V. dont nous n'aurions pas osé rêver lorsque nous avons obtenu notre premier emploi permanent, ils se baladent d'une institution à l'autre, de charge de cours en assistantat de recherche, utilisés avec désinvolture, souvent oubliés quand s'ouvrent des postes permanents qu'ils mériteraient sans l'ombre d'un doute. Ce n'est pas complètement nouveau, mais leur réaction l'est davantage : moins de récrimination et de cynisme que leurs prédécesseurs immédiats mais plutôt une froide détermination à « faire avec » ; peut-être l'évolution de la pyramide d'âges les rend-elle confiants que leur tour s'en vient et leur inspire-t-elle de la patience ?

La combinaison de leur *rigueur intellectuelle* et de leur *engagement social* témoigne aussi de leur préférence pour les synthèses aux dépens des dilemmes mutuellement exclusifs. Le premier terme en fera regimber certains, imbus de discours chagrins sur la prétendue inculture de cette génération, sur la base d'un critère prédominant, voire unique, soit la connaissance des « classiques ». Soyons justes : si on recourt à d'autres indicateurs, comme la connaissance de l'information et de la pensée contemporaine ou le lien entre science et humanisme, le palmarès des générations s'inverse. Mais il ne s'agit pas d'une compétition entre les Anciens et les Modernes. L'édifice de la culture comporte plusieurs portes d'entrée. Une fois à l'intérieur, on peut s'y promener librement. J'ai suscité beaucoup d'intérêt dans un cours de bac avec *Le neveu de Rameau*, non pas en vertu d'un devoir de vénération fétichiste envers les Encyclopédistes en tant que tels mais grâce à l'éclairage jeté par ce texte sur les dilemmes éthiques contemporains... sans doute universels. Ceux mis en scène par Corneille touchent moins. Et si le caractère distinctif d'un vrai classique venait de ce qu'il parle aux humains de toutes les époques ? Alors, l'impitoyable sélection opérée par les jeunes obligerait peut-être à soumettre les panthéons culturels à des mises à jour périodiques (on lit toujours Montaigne, mais nommez-moi dix personnes qui se nourrissent de la prose de Malebranche).

Je ne vais quand même pas définir la valeur intellectuelle de ces jeunes par les seules données porteuses de contrastes. À travers les années d'enseignement de la sociologie au premier cycle, j'ai vu s'améliorer régulièrement l'habileté à structurer une argumentation, à sélectionner et évaluer des sources pertinentes, à croiser différents éclairages disciplinaires. De façon un peu moins nette, je discerne aussi un souci croissant de résister au jargon hermétique dans lequel les microspécialités aiment se réfugier, et de s'exprimer dans un langage commun à la grande famille des sciences humaines sans sacrifier la précision. À chaque remise de travaux au bac, je me trouve devant certains textes, indubitablement personnels, qui feraient bonne figure dans les cycles supérieurs. Soyons honnêtes : sur ces points, la moyenne s'améliore par rapport à « notre temps ». Aussi bien ne pas jouer à la mère de Blanche Neige contraignant son miroir à lui renvoyer l'image d'une beauté irremplaçable — un professeur de l'Université du Québec à Trois-Rivières, dont je n'ai malheureusement pas retenu le nom, dénonce chez nous une certaine « *juvénophobie* ».

Du côté des engagements sociaux, nous devons aussi rajuster nos lunettes. Moins de slogans et plus d'analyses, moins de manifés et plus de colloques, moins d'angoisse de figurer dans les grands médias et plus de réseaux de communication alternatifs, moins de conviction pure et plus de stratégie, ainsi qu'une répugnance aux orthodoxies en « isme ». Leur révolte contre les injustices du système économique les attire davantage vers l'anarchie que vers les formes consacrées de la pensée socialiste ; ils veulent moins s'emparer du pouvoir que reconquérir des espaces d'autonomie individuelle et collective ; moins abolir l'Organisation mondiale du commerce que développer davantage le commerce équitable. Interrogées de façon précise, les jeunes femmes ne récusent aucun des enjeux majeurs du féminisme mais misent plus sur le développement de la collaboration que sur les confrontations entre les sexes, et elles ont

su réconcilier leurs aspirations sociales avec l'univers amoureux. La question nationale! Ouf! Elle crée pas mal de division dans leurs rangs. Mais l'identité définie d'abord et avant tout par l'origine commune est en chute libre au fur et à mesure que s'estompe l'homogénéité des milieux de vie; l'attachement à la langue est très grand... mais non à l'unilinguisme. Le Québec, société distincte par son attachement plus grand aux solidarités sociales incarnées dans l'État, inspire beaucoup de jeunes Québécois d'origines et de langues maternelles diverses, et pourrait susciter un regain souverainiste si le Canada se laissait tirer de plus en plus à droite.

En d'autres temps, ces écarts intergénérationnels auraient provoqué des joutes épiques à coup de code de procédure, de dénonciations et d'expulsions, comme cela se produit encore parfois chez les plus âgés. Narquois, ces jeunes préfèrent créer leurs associations parallèles pour faire les choses à leur façon. Imperturbablement, vous dis-je! Ça ressemble un petit peu à un pied de nez, ce que nient formellement les jeunes eux-mêmes. D'où leur vient cette calme assurance? Un petit indice: après un interminable souper à Chicoutimi, alors que je m'interrogeais sur l'effet de ma consommation de vin sur le caractère plus ou moins assuré de ma démarche pour rentrer hâtivement à ma chambre, une jeune leader anarchiste proposa, avec un naturel troublant, qu'on aille tous danser...! Tous vraiment? Mes dérobades n'ont surpris personne. Et voilà: les utopies de jeunesse perpétuelle de la « génération lyrique » s'effondrent sous le poids de nos cancers de la prostate ou du sein, de nos essoufflements dans les escaliers, du *Viagra* moins performant que dans la publicité, des chirurgies esthétiques qui défigurent plus qu'elles n'embellissent. La relativité du temps étant elle-même toute relative, les jeunes vont à coup sûr nous survivre et nous remplacer. Cette assurance leur inspire un triomphe somme toute bien modeste. À quelques reprises, certains se sont montrés surpris des compliments que je leur adressais sur la qualité de leur production. Et je soupçonne pas mal d'insécurité derrière la désinvolture. « Vous voulez savoir pourquoi on ne vient pas à vos trucs?, m'a demandé une étudiante au sortir d'une conférence-débat des Amis du Monde Diplomatique; vous avez vu comment je me suis fait "revirer" par un conférencier quand j'ai fait l'effort de prendre la parole? » Cela m'a rappelé une de mes étudiantes, qui s'assumait explicitement comme féministe, et qui a perdu son emploi dans une maison d'hébergement pour

femmes battues pour avoir dit en réunion que les hommes n'étaient pas tous essentiellement violents.

Inexorablement, cette génération va nous remplacer. Non seulement les statistiques d'espérance de vie jouent en sa faveur, mais elle est assez bien bardée de compétences multiples pour qu'on envisage avec confiance sa prise en main de la suite du monde... sa prise en main autrement. Cependant, différents scénarios de transition sont possibles, pas tous également heureux. Les départs et autres décrochages massifs de gens en place ont déjà commencé et vont s'accroître au cours des années qui viennent. Une cohorte entière risque de passer brusquement de la marginalité des rôles périphériques à l'assignation mal préparée à toutes les responsabilités en même temps. Elle mérite d'être mieux accueillie, d'être initiée à ses nouvelles tâches, encouragée, supportée.

Ces parents que nous fûmes

À bien y penser, nous avons un certain entraînement pour le faire. Pour le meilleur et pour le pire...! Après tout, c'est à peu près la génération de nos enfants. Ces dernières années, les confidences familiales de mes étudiants m'ont quelque peu étonné: à première vue, très peu de révolte sauf que... en poussant un peu plus loin, ressortait assez souvent une certaine lassitude face à des attentes de réussite pour le moins exigeantes.

L'image de toute une génération de parents laxistes m'apparaît comme une grossière légende urbaine. Nous avons cru ne pas être sévères, parce que nous n'avons pas perpétué la tradition des interdits et des punitions. Non, nous avons « dialogué », d'une façon que nous estimions égalitaire et symétrique. J'ai été ébranlé dans cette conviction le jour où, demandant à mon aîné de douze ans pourquoi il ne m'avait pas exprimé un malaise directement au lieu de passer par sa mère, je me fis répondre: « C'est parce que t'as toujours le dernier mot. » S'ajoute le récit de cette femme qui a entendu son bout de chou confier à un petit voisin: « Ma mère, a m'disputé pas, mais a m'parlé!!!! » Un des premiers à nous tendre un miroir réaliste sur ce plan fut André Melançon avec son film *Les vrais perdants*.

Au plan psychosocial, je me demande parfois ce que ça prendra aux jeunes adultes dont il est question pour qu'ils soient satisfaits de ce qu'ils font, pour qu'ils cessent de douter d'eux-mêmes. La barre est si haute. Non que les aînés soient tellement transcendants. C'est l'idéal du

moi qui loge dans la stratosphère. Et je me demande si ceux qu'on accueille aux études supérieures et dans les mouvements sociaux d'avant-garde ne sont pas les survivants d'une impitoyable sélection sociale, si l'excellence des uns et le décrochage des autres ne sont pas les deux facettes d'un même processus.

À gauche autant qu'à droite, dans la création culturelle autant que dans la finance et les industries de pointe, nous participons d'une culture de la performance. Elle ne manque pas de discours de justification. Dans l'économie au sens strict du terme, la mythologie du jour brandit le spectre de la concurrence impitoyable, avatar contemporain du Bonhomme Sept Heures — alors que l'humanité dispose de surplus qu'on pourrait se partager avec moins de crispations. L'universitaire qui n'a pas sollicité de nouvelles subventions de recherches ces dernières années se voit et est vu comme sur le déclin (tout le monde a-t-il donc annuellement de nouvelles idées capables de renouveler la discipline?). Des écrivains s'excusent de ne pas avoir publié de livres récemment (en manque-t-il donc dans les entrepôts des libraires... et des éditeurs?). Et de nombreux militants risquent le *burn out* à force de multiplier réunions et manifs, sans avoir le temps de se livrer au folâtre loisir de se demander si une telle agitation sert vraiment la Cause.

Il résulte de tout cela un nouveau clivage social. À l'époque de Veblen, la « classe des loisirs » était celle des très riches. Les choses se sont inversées. Les moins performants se gavent de vie privée à coup de télé-réalité, d'autobiographies-spectacles et d'industrie du divertissement. Les élites du jour « font des heures de fou », embarquées dans une version olympique du travail, de la création, de la recherche et de l'engagement social. Pour la société, c'est plus rassurant que les oisifs paumés décrits par Fitzgerald. Mais un prix humain aussi élevé est-il bien nécessaire?

Peut-être les jeunes en sont-ils particulièrement conscients. D'où la popularité de la conciliation travail-famille. Il était temps. On a tellement, à gauche, dit du mal de la famille — tout en rêvant de l'âme sœur et en idéalisant nos enfants — qu'on a laissé à la droite le monopole du discours sur les « valeurs familiales »... et lesquelles! La recherche commune d'une nouvelle qualité de vie serait pour les vieilles et les nouvelles élites un superbe terrain de complicité, où on pourrait, sans renoncer à aucun idéal et aucun engagement, réapprendre ensemble à respirer par le nez.

André Thibault